

LE JAPON,

PAR M. AIMÉ HUBERT, MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE¹.

1863-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Fin. — Le nouvel an à Yédo (suite).

Dans les temps de splendeur du Siogounat, le premier jour de l'an appelait toute la noblesse féodale et tous les fonctionnaires de la cour domiciliés dans la capitale à se rendre au Castel pour y offrir leurs hommages au lieutenant général de l'Empire.

Dès les premières heures de la matinée, les rues qui forment les abords de la citadelle étaient sillonnées d'imposants cortèges de daïmios : en tête, les hérauts, les hallebardiers, les porte-enseignes, un détachement de militaires à la solde du prince ; puis celui-ci, en palanquin, escorté de ses gardes du corps et suivi de ses principaux officiers, les uns à cheval commandant des hommes d'armes, les autres dirigeant à pied les escouades de valets chargées du transport des présents.

A l'exception des princes du sang, qui ont leurs entrées particulières, l'itinéraire des diverses délégations les amenait, chacune selon son rang et au moment convenu, à la porte du Castel qui leur était assignée en commun ; et c'est de là que se développait solennellement sur la résidence l'immense défilé qui devait la traverser sous les yeux du souverain.

Cà et là, des groupes de gens du peuple, agenouillés et la tête découverte, contemplaient à une respectueuse distance les processions seigneuriales. A chaque nouveau cortège, le silence universel faisait place pour un instant à un sourd murmure d'admiration, entrecoupé de quelques mots qui, prononcés à voix basse, circulaient de bouche en bouche : c'étaient les noms des illustres familles dont les armes venaient de paraître ; tour à tour, ceux de Kanga, de Shendaï, de Satsouma, de Nagato, et de tant d'autres, à l'aide desquels les Siogouns se flattaient de rehausser l'éclat de leur propre trône. Faux calcul ! ou puérile vanité de parvenus ! Un pouvoir révolutionnaire voulant se faire un piédestal de l'aristocratie territoriale, au lieu de chercher sa base dans le peuple ! L'usurpateur s'enivrant, dans son palais, de l'encens des anciens dynastes, et leur abandonnant les triomphes de la place publique !

Aussi, en 1864, les rôles avaient-ils bien changé : les grands daïmios s'étaient retirés de Yédo et, loin de recevoir leurs félicitations de nouvelle année, le Taïkoun se voyait contraint de porter ses propres hommages aux pieds du Mikado.

1. Suite et fin. — Voy. t. XIV, p. 1, 17, 33, 49, 65, 305, 321, 337 ; t. XV, p. 289, 305, 321 ; t. XVI, 369, 385, 401 ; t. XVIII, p. 65, 81, 97 ; t. XIX, p. 353, 369, 385, 401 ; t. XX, p. 193.

Dans le monde des ministères et des autres administrations dont le Castel est le siège, les choses se passèrent, de subalternes à supérieurs, selon le cérémonial d'usage.

La salle de réception d'un fonctionnaire de premier ordre est exhauscée de quelques marches au-dessus du vestibule. Elle peut en être séparée au moyen de grands stores de bambou, ornés de larges bandes de soie et de gros nœuds de cordons tressés de la même matière. L'audience reçoit de ces dispositions un caractère théâtral. Les stores se lèvent comme un rideau. Le fonctionnaire occupe la scène, accroupi sur un tapis précieux, ayant à sa gauche son râtelier de sabres, et derrière lui ses aides de camp ou ses secrétaires, agenouillés à quelques pas de distance. Les subordonnés, introduits dans le vestibule, se prosternent au bas des marches de la salle, qui sont laquées en noir et polies comme du marbre. C'est dans cette posture qu'ils s'adressent à leur chef jusqu'à ce que celui-ci les convie à prendre quelques rafraîchissements, tandis que, de leur côté, ils font apporter par leurs gens et étaler leur étrenne sur la marche supérieure de l'escalier.

Les bâtiments publics et les palais de daïmios sont décorés, le jour de l'an, au moyen des mêmes matériaux que les maisons bourgeoises, mais avec cette différence, que les pins et les bambous accouplés forment avec la guirlande de paille de riz une sorte d'arc de triomphe dressé à quelques pas en avant du portail de l'édifice, tandis que la toiture et les murailles de ce dernier ne comportent aucun ornement. Au centre de la guirlande est suspendu un petit trophée symbolique, entouré de rameaux de fougère, et se composant d'un gâteau de riz, d'une orange et d'une langouste : hommage naïf en l'honneur du meilleur légume, du meilleur fruit et du meilleur poisson¹.

Cette décoration uniforme des palais de Yédo porte un cachet de noble simplicité qui convient à leur architecture. Cependant le quartier des daïmios, pris dans son ensemble, est moins attrayant que jamais à l'époque des fêtes du nouvel an. Son orgueilleuse et immuable austérité, au milieu de l'allégresse universelle, cause une sensation glaciale. On se hâte de fuir cette enceinte de casernes, de prisons et de forteresses ; ce monde conventionnel, régi par l'étiquette et la du-

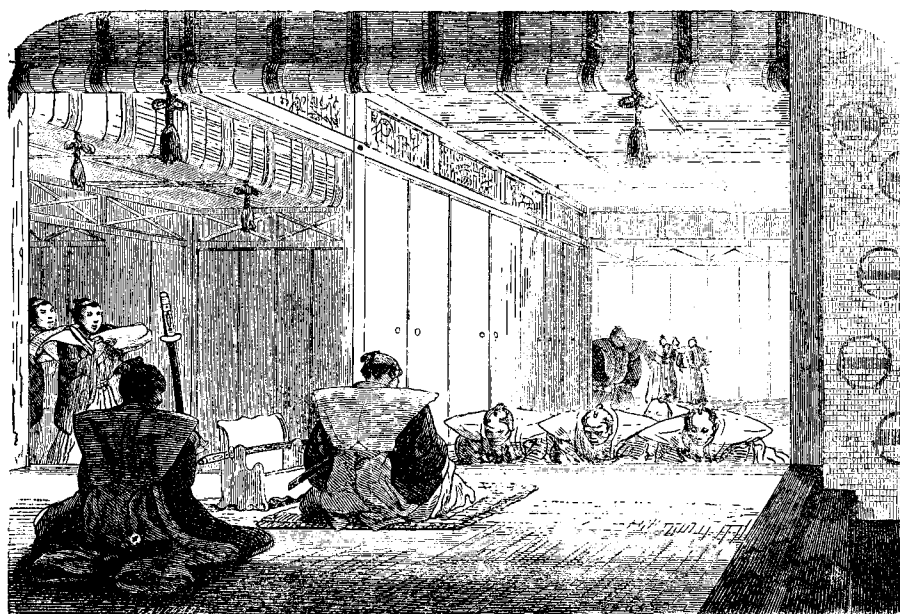
1. M. Layrle, *Revue des Deux-Mondes*.

plicité; ce foyer de haines implacables et de sinistres complots, pour se retrouver parmi le peuple, en contact avec les manifestations de son intarissable jeunesse.

Quel contraste que celui des rues de la Cité, comparées au Castel et à son entourage ! Elles s'annoncent de loin par une joyeuse clameur, à laquelle répondent confusément des sons de harpe éolienne. Cette musique mystérieuse, c'est le concert des cerfs-volants de papier. Tout le ciel de la ville bourgeoise en est constellé. Les uns représentent des bonshommes grotesques ornés d'ailes de papillons; les autres, des grues, des perroquets, des éperviers; d'autres enfin, des animaux de la mythologie et des têtes de guerriers ou de belles dames des temps héroïques. Une fine lamelle de bambou, tendue à travers le cadre légèrement bombé de l'image, lui donne dans son vol un sifflement mé-

lodieux. Parfois la guerre éclate entre les fantoches aériens. Les ficelles, munies de fins morceaux de verre, se poursuivent et s'attaquent jusqu'à ce que le duel engagé amène la chute des deux cerfs-volants, ou que l'une des ficelles, tranchée par l'adversaire, s'affaisse sur le sol, abandonnant aux nuages le cadre qui lui était confié. Comme ces joutes au cerf-volant s'engagent volontiers entre gens à marier, toute la population de la rue prend un vif intérêt au spectacle, et redouble galamment d'acclamations lorsque la victoire s'est déclarée en faveur du beau sexe.

Au reste, de quelque côté que l'on regarde, ce sont les jeux d'enfants qui tiennent le haut du pavé. Le cerceau, les échasses, la toupie, passent tour à tour entre les mains des petits garçons, de leurs frères aînés et de leurs pères. Il y a des toupies de diverses sortes : celles qui se prêtent aux évolutions les plus capricieu-



Réception chez un haut fonctionnaire le premier jour de l'an. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

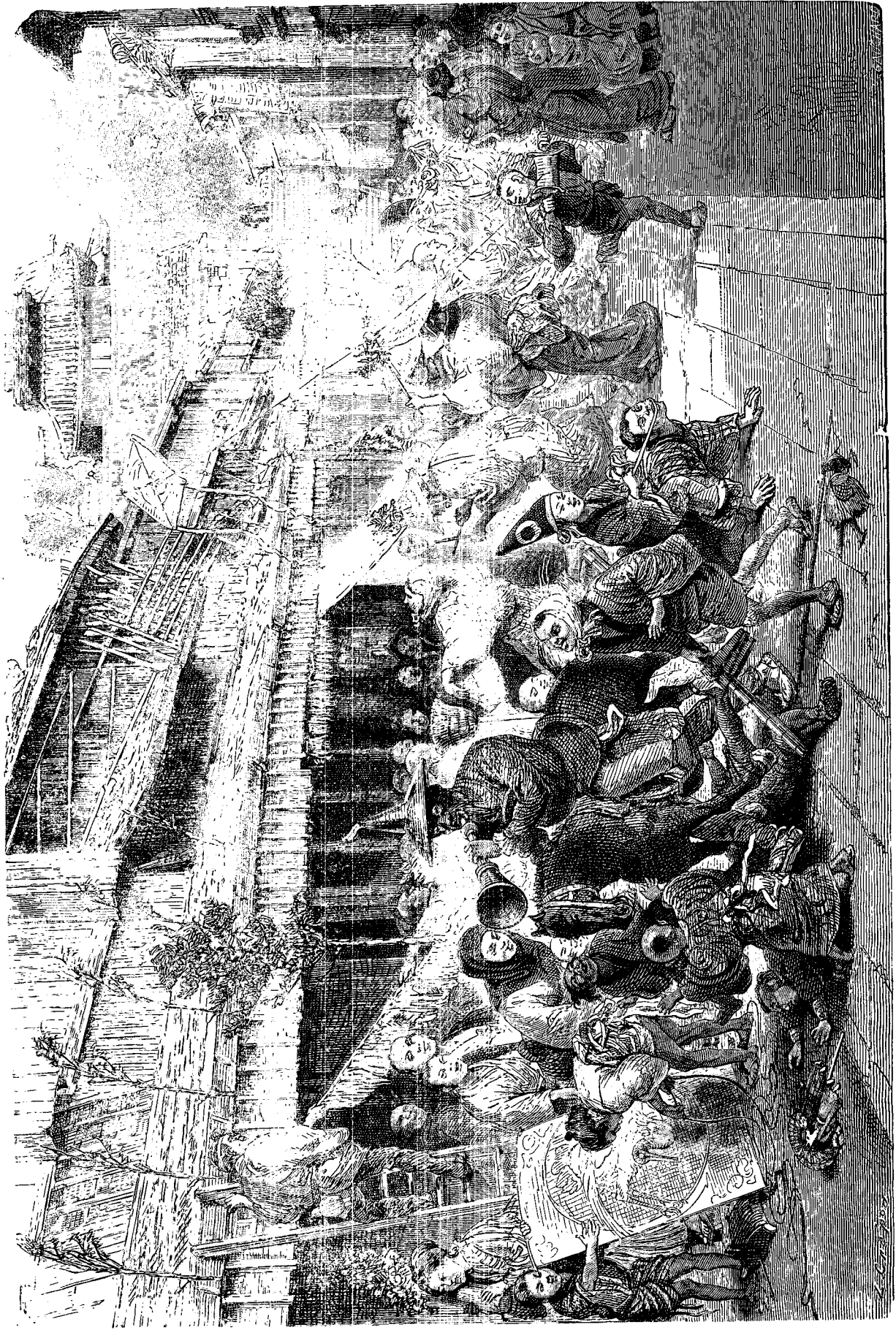


ses et les plus prolongées sont de forme cylindrique, creuses et munies d'un lest intérieur qui leur assure l'équilibre. Le jeu du volant envahit les groupes de jeunes femmes aussi bien que les sociétés de jeunes filles. Les raquettes sont, comme les éventails, l'un des principaux articles d'étrennes. On les fait en bois blanc, sous forme de palette, avec un côté lisse décoré au pinceau et l'autre côté garni d'une petite image en étoffe. Les boutiquiers de Yédo offrent à leurs pratiques, au choix de celles-ci, l'étrenne d'un éventail, ou d'une paire de raquettes, ou d'une tasse de porcelaine. Les acheteurs se portent principalement chez les marchands de sucreries, de pâtisseries et de jouets d'enfants, s'ils ne préfèrent se pourvoir auprès des marchands ambulants, qui parcourent les rues en criant les mêmes objets.

Il en est qui chantent et qui dansent pour mieux faire apprécier le mérite de leurs pantins. D'autres

vendent des oiseaux en papier mâché, se balançant à des branches de saule-pleureur, et des poissons artificiels attachés à une petite ligne de roseau : à la matsouri de mai, ou fête des bannières, on fait flotter en l'air un gros poisson de papier, fixé à l'extrémité d'un bambou, sur la toiture de chaque maison où il est né un garçon dans l'intervalle des douze mois écoulés.

Citons encore, parmi les articles de la foire du nouvel an, des œufs teints comme les œufs de Pâques, des arcs et des flèches dans des carquois ornés de rameaux de sapin; de petites poupées fort jolies, représentant un bourgeois en costume de fête, cheminant sous un parasol, avec une bourgeoise à tête de renard, ou un paysan, portant la faucille et la hotte, suspendu à une baguette de bambou. Une catégorie toute spéciale d'industriels, les valets de bonzeries, la figure couverte du masque de Tengou, offrent des papiers bénits aux ménages qui peuvent encore avoir besoin



Aspect d'une rue de Yédo le premier jour de l'an. — Dessin de L. Crépon d'après des peintures japonaises.

de ce précieux talisman, pour l'appliquer aux linteaux de leurs demeures. Ce grotesque déguisement, qui leur assure les sympathies de la jeunesse, forme la base essentielle du succès de leur collecte.

Presque tous les travestissements en vogue dans cette heureuse journée n'ont pas d'autre but que d'amuser les enfants. Eux-mêmes s'affublent d'un bonnet de papier semblable à la coiffure de cérémonie des grands daïmios; ils se chararrent de brillants écussons, et montent fièrement à cheval sur le dos d'un frère complaisant, tandis qu'un autre membre adulte de la famille galope devant eux, sous le costume pittoresque d'un Tartare sonnante du clairon; l'instrument est un chef-d'œuvre de l'industrie des pailles, et le coursier, une carcasse de carton sur les flancs de laquelle on a peint les jambes du cavalier.

Parlerai-je des curiosités de la place publique : les théâtres de marionnettes, les souris blanches, les la-

pins savants? Ici encore ce sont les joies enfantines qui occupent le premier rang; sur le champ de foire, comme dans la rue et comme au foyer domestique, la préoccupation dominante des classes ouvrières, industrielles et commerçantes de la société japonaise a été de faire du premier jour de l'année la fête de l'enfance, c'est-à-dire le plus beau jour des pères et des mères de famille. C'est donc, abstraction faite de sa signification religieuse, l'idée que réalise notre fête de la veille de Noël, telle du moins qu'on la célèbre dans les familles protestantes de l'Allemagne et de la Suisse.

Je n'ai pas remarqué que chez les habitants du Japon le renouvellement de l'année fût l'objet de quelque témoignage d'intérêt de la part de leurs deux religions nationales.

A l'exception des pratiques superstitieuses que j'ai décrites, il m'a paru que les fêtes de cette époque n'empruntaient aucun élément de vitalité ni



Autel domestique des dieux du bonheur. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

aux dogmes, ni aux cérémonies d'un culte public quelconque.

Si cette observation est juste, il vaut la peine de constater que le sentiment religieux n'en a pas moins revendiqué ses droits en s'assurant une place au sein même des réjouissances domestiques. Il est avéré, en effet, que, du moins dans les maisons bourgeoises et en tout cas pour le jour de l'an, il existe un culte de famille, un service domestique spécial, indépendant de toute intervention cléricale.

Quand le père de famille fait préparer ses appartements pour y célébrer avec sa parenté le banquet cérémonial d'usage, il a soin de réserver entre le dernier châssis et les parois de la pièce la plus reculée une retraite, une cachette, que de ses propres mains il transforme en sanctuaire.

L'autel se compose d'un léger échafaudage en bois de cèdre, généralement à deux étages et tout entier

recouvert d'un tapis rouge. Le rayon supérieur supporte deux idoles en bois dur, flanquées de deux lampes en métal; et le rayon inférieur, trois petits guéridons en laque, chargés des prémices de l'année, savoir : deux pains de riz, deux langoustes ou deux poissons aux nageoires enveloppées de papier argenté et deux flacons de saki, ornés de la même manière. A la paroi qui sert de retable, sont déroulées et suspendues de saintes images montées sur toile, et à quelques pas en avant de l'autel s'élèvent deux hauts chandeliers de bronze, surmontés chacun d'une grosse bougie.

C'est là, entre les deux candélabres, que le père de famille viendra s'agenouiller, seul, ou accompagné de sa fidèle ménagère, pour invoquer les divinités tutélaires de sa maison. Rien ne le fera manquer à cette obligation morale, dût-il même à la dernière heure, et au moment le plus animé du banquet, se séparer de ses convives et voir du fond de son oratoire les figures

des rondes joyeuses passer comme des ombres chinoises sur le papier du châssis.

Que l'on fasse, autant que l'on voudra, la part du formalisme et de la superstition dans l'appréciation des coutumes religieuses populaires, un acte de dévotion accompli solitairement, dans le secret du domicile, au milieu de circonstances qui lui donnent un cachet de spontanéité, commande le respect et mérite d'être soumis à une sérieuse investigation.

Je me suis convaincu que les dieux auxquels s'adresse le culte privé des Japonais dans certaines fêtes de famille, surtout celles du mariage et du nouvel an, n'ont rien de commun avec les pénates ou les lares des Romains, qui porteraient au Japon le nom de kamis ou mânes de la maison. La signification des premiers est fort différente. On les appelle communément les dieux du bonheur. Ils ne sont donc autre chose que la per-

sonnification des béatitudes humaines, telles que l'imagination populaire se plaît à les concevoir. C'est dire qu'à côté des cultes officiels et de leurs théogonies nuageuses, le peuple a formulé sa pensée intime en se créant une mythologie à son usage, purement symbolique et purement humaine comme celle des Grecs, avec cette différence toutefois, qu'elle se borne aux seuls types de la félicité terrestre, et qu'elle est franche de toute prétention à la beauté idéale.

Je ne crois rien exagérer en signalant ce fait comme un phénomène peut-être unique dans l'histoire des religions, et comme une bonne fortune au point de vue de l'appréciation du génie national, ainsi que de l'état réel des croyances et des aspirations du peuple japonais.

Il y a sept dieux du bonheur, et leur rôle est de procurer aux hommes les béatitudes suivantes : la lon-



Les dieux du bonheur : Shiu-Rô.



Yébis.

gévité, la richesse, la nourriture quotidienne, le contentement, les talents, la gloire et l'amour.

Il arrive rarement qu'une famille se place sous leur patronage collectif. Le plus souvent l'homme du peuple se borne à invoquer le dieu de la nourriture quotidienne ou à lui adjoindre le dieu des richesses. La classe des marchands associe volontiers aux deux premiers ceux du contentement et de la longévité. Les quatre, réunis, s'appellent communément les dieux de la fortune et de la prospérité.

Le patron de la longévité est naturellement le plus vénérable des sept types de la mythologie du peuple japonais. On lui donne le nom de Fkourokou-Shiou, et, par abréviation, celui de Shiu-Rô. Comme sa vie est incommensurable, il a tant observé, tant médité, tant réfléchi, que son front chauve en a pris un développement d'une élévation prodigieuse. Sa grande barbe blanche lui couvre la poitrine. Lorsqu'il marche

à pas lents, plongé dans ses rêveries, il traîne d'une main sa rustique houlette, et de l'autre il tire délicatement entre deux doigts le plus long des poils de ses sourcils. Ses principaux attributs sont la tortue et la grue. On le représente aussi accompagné d'un cerf, blanc de vieillesse. Pour lire plus commodément, il suspend son rouleau à l'un des andouillers du docile animal. Shiu-Rô a de jeunes disciples dont l'un, à force de tension d'esprit, n'a pas trop mal réussi à se doter d'un soulèvement frontal, digne de rivaliser un jour avec les dimensions de la tête du maître. Celui-ci ne doit jamais manquer aux festins de noces dans les familles de la classe bourgeoise. Son image, ordinairement esquissée à grands traits sur de la toile d'ortie, est suspendue à la paroi, au-dessus de l'autel domestique. L'artiste y ajoute volontiers quelques accessoires qui donnent au tableau un sens allégorique. Telle est cette peinture qui représente Shiu-Rô tenant en main

une grosse perle et descendant du haut des airs, porté sur une grue : elle signifie que la longévité est le plus précieux des dons du ciel.

Le dieu de la nourriture quotidienne est personnifié sous les traits du patron des pêcheurs, Yébis, frère disgracié du Soleil, réduit lui-même à la condition de pêcheur et de marchand de poisson ; car le poisson, pour les Japonais, c'est, comme le pain dans nos contrées, l'aliment universel et journalier. Aussi n'est-il pas de divinité plus populaire parmi eux que ce bon Yébis, toujours à l'œuvre et toujours souriant, soit qu'il ait la chance exceptionnelle de prendre à l'hameçon le beau poisson Taï, soit qu'il porte modestement au marché quelques vulgaires produits de sa pêche en les chargeant, selon les cas, sur son épaule ou dans les paniers de son vieux cheval de somme.

Son confrère et son compagnon le plus habituel dans

les oratoires domestiques, c'est Daïkok-Ten, ou Daïkokou, le dieu des richesses. Grâce à cette association, le pêcheur, l'agriculteur, l'artisan, le marchand même, tous fervents adorateurs de Yébis, déclarent, d'une part, se contenter de la nourriture quotidienne, sans dissimuler, de l'autre, que les largesses de Daïkokou ne leur seraient point désagréables. Les artistes indigènes me semblent traiter ce dieu sans grande révérence. Ils en font un vilain petit ragot, coiffé d'une toque aplatie, chaussé de grosses bottes, et planté sur deux balles de riz fermées d'un nœud de perles. Tenant de la main droite un marteau de mineur, il porte de la gauche, sur son épaule, un grand sac propre à resserrer ses trésors. On lui donne plaisamment pour attribut le rat, cet ennemi par excellence de la propriété.

Les bonzes, témoins du culte assidu que la classe



Daïkokou.

marchande rend à Daïkokou, ainsi que de la faveur plus ou moins ironique que lui accordent les pauvres et les peintres très-spécialement, ont imaginé une légende selon laquelle ce divin patron des richesses souterraines se serait engagé envers le grand Bouddha de l'Inde à entrer au service de sa religion en qualité de simple frère lai ; et c'est pourquoi l'on trouve la grotesque image du patron des richesses dans le vestibule de tous les temples bouddhistes, afin que sa présence serve d'exemple et d'encouragement à toute la multitude de ses adorateurs.

Hoteï, c'est-à-dire le bonhomme au sac de chanvre, personnifie le contentement d'esprit au sein de l'indigence : c'est le sage sans feu ni lieu, détaché de tous les biens terrestres ; c'est le Diogène du grand Nippon. Il ne possède en propre qu'un lambeau de serpillière, une besace et un éventail. Quand sa besace



Hoteï.

est vide, il ne fait qu'en rire et la prête aux enfants de la rue, qui l'utilisent pour leurs jeux. De son côté, il la convertit tour à tour en matelas, en oreiller, en moustiquaire ; il s'assied dessus comme sur une outre, pour traverser un cours d'eau.

Hoteï paraît mener une existence quelque peu vagabonde. On le rencontre parfois monté sur le buffle d'un cultivateur de rizières. Tous les campagnards sont ses amis. Ils le conduisent sur les collines où l'on trouve les plus beaux ombrages. Qu'il fait bon y rêver en paix et se laisser aller doucement aux charmes du sommeil !

Parfois une troupe d'enfants s'approche en tapinois pour contempler, puistaquiner le bienheureux dormeur. Hoteï s'éveille en souriant, prend dans ses bras les petits lutins, leur conte des histoires, ou leur parle du ciel, de la lune, des étoiles, de toutes les magnificences de

la nature, trésors incomparables dont nul plus que lui n'a le secret de jouir.

Le dieu des talents, le noble vieillard Tossi-Tokou, ne se montre pas moins accessible aux petits enfants, et c'est même dès la jeunesse qu'il faut s'approcher de lui. Il inspire leurs jeux et se plaît, entre autres, à leur enseigner toutes sortes de merveilleux ouvrages en papier. Rien n'altère la dignité du grave personnage. Il a pour attributs l'étoile, le manteau, le bonnet et les pantoufles de docteur, ainsi qu'une crosse à laquelle il suspend quelquefois un rouleau de parchemin manuscrit et son éventail de palmier. Un jeune daim l'accompagne dans toutes ses pérégrinations.

Bisjamon, le dieu de la gloire, se pare d'un casque et d'une cuirasse d'or et tient de la main droite une lance ornée de banderoles ; mais il ne figure, en quelque sorte, que pour mémoire au nombre des sept béa-

titudes japonaises. Jamais il ne prend place à l'humble autel domestique, et comment, en effet, serait-il populaire dans un pays où la gloire ne peut presque jamais être l'apanage que de gens appartenant à la caste privilégiée !

Les bonzes toutefois l'honorent de leur prédilection. Ils le représentent portant sur la paume de sa main gauche un élégant modèle de pagode. On ne saurait être plus insinuant envers les nobles personnages qui ont le droit de passer deux sabres à leur ceinture : construire des pagodes, doter des bonzeries, protéger l'autel aussi bien que le trône et constamment appuyer l'un par l'autre, tel est évidemment, de l'avis de Bisjamon, le meilleur usage qu'ils puissent faire de leurs armes glorieuses.

Enfin la plus remarquable peut-être des sept divinités, et, parmi ces créations populaires, celle qu'il se-



Tossi-Tokou.



Bisjamon.

rait le plus intéressant de dégager de tout alliage clérical, c'est une divinité féminine surchargée d'un double symbolisme, terrestre et astronomique, tel qu'on le voit se reproduire dans d'autres religions, autour de la sainte image consacrée à la glorification de la femme.

Ben-Zai-ten-njo, ou tout simplement Benten, est la personnification de la femme, de la famille, de l'harmonie, et aussi de la mer, cette féconde nourrice du Japon. Elle porte l'étoile sacrée, un manteau d'azur et une coiffure en cheveux rehaussée d'un diadème où resplendit l'image du Fôô, le phénix de l'extrême Orient.

Je l'ai vue dans un temple de ce quartier japonais de Yokohama auquel elle a donné son nom, la tête ornée d'une couronne royale et entourée d'une auréole aux

couleurs de l'arc-en-ciel : une clef à la main droite, une perle à la main gauche composaient ses attributs.

La vaillante femme des Proverbes fait ce qu'elle veut de ses mains : dans certains temples bouddhistes, Benten n'a pas moins de huit bras, chargés d'attributs différents. Au-dessus de sa tête, à sa droite et à sa gauche, on voit briller trois flammes, dont chacune encadre trois perles, emblème de la mystique triade. Benten, sous cette forme, c'est le génie protecteur de la terre nourricière ; c'est la dispensatrice de la féconde rosée du soir et du matin ; c'est la reine de tous les biens qui soutiennent et charment l'existence.

Benten a inventé le luth. Par les belles soirées d'été, un chant céleste, accompagné de mélodieux accords, descend des roches de basalte au pied desquelles les vagues de la mer expirent en gémissant : c'est

l'hymne nocturne de la déesse; et c'est elle-même, — Ave maris Stella! — c'est elle qui guide l'étoile du soir et la fait luire à l'horizon, comme un phare, pour les pauvres pêcheurs.

Aux yeux des femmes du peuple, Benten est par-dessus tout le type de la maternité ou plutôt tout uniment le modèle des bonnes mères, car elle a quinze garçons, tous, à l'exception d'un seul, bien élevés, bien sages, pourvus de bons états : l'un est devenu fonctionnaire public, on le reconnaît à son écharpe; l'autre, écrivain public, car il porte une écritoire et une cassette à papier; celui-là, c'est le fondateur de métaux, et près de lui se tient le banquier, muni d'une balance à peser l'or; voilà le cultivateur à côté de ses gerbes; le marchand, tenant un boisseau; le boulanger, une écuelle à mesurer le riz; le tailleur, un paquet de kirimons confectionnés; l'éleveur de vers à soie, une corbeille de feuilles de mûrier; le brasseur, un puits et un tonnelet de saki; et voici le théologien, nanti des trois bijoux de la triade bouddhiste; le médecin, en costume de ville; l'éleveur d'animaux domestiques, toujours accompagné du buffle et du cheval; l'entrepreneur de transports par eau et par terre, ayant à ses côtés une barque et un chariot rustique; et finalement nous arrivons au quinzième, avec lequel la légende se termine par une énigme, car seul parmi tous ses frères il se présente sans attribut quelconque.

N'aurait-il pas de profession qualifiée? Serait-il venu trop tard, pour ainsi dire, après le partage de la terre, comme le poète dans la ballade de Schiller? Quelque étrange que soit l'allusion, je ne puis m'empêcher de la faire, car on croirait que la conclusion de la légende japonaise n'est autre chose que la traduction du poème allemand :

« Quant au dernier venu, dit-elle, quoiqu'il n'ait rien en mains, c'est celui qui possède les biens les plus précieux. »

Telle est, en ses principaux éléments, cette mythologie, j'allais dire cette philosophie familière, dont la morale, à tout bien considérer, est peut-être ce qu'il y a de mieux au monde, en dehors du christianisme. Sa pureté vraiment extraordinaire, sa bonhomie, son prosaïque mais malicieux bon sens, doivent avoir, plus

que toute autre cause, contribué à garantir le peuple japonais de la décadence à laquelle il se trouve constamment exposé sous l'énorme pression du bouddhisme. C'est là, j'en suis convaincu, qu'il faut chercher la source de cette jovialité, de cette fraîcheur d'esprit, de ce caractère d'enfant et de bon enfant, qui forment les traits distinctifs des classes laborieuses du Japon. Et ce qui leur fait encore plus honneur que tout le reste, c'est qu'au fond le culte qu'elles adressent à leurs divinités favorites porte à un très-faible degré le cachet de la superstition. A peine mérite-t-il le nom d'idolâtrie. Le Japonais reconnaît dans les sept dieux du bonheur les enfants de son imagination, et il n'éprouve aucun scrupule à s'en amuser quand bon

lui semble. Il en a fait le sujet d'innombrables caricatures. Ici, le dieu de la longévité joue au trictrac avec sa noble amie Benten, et quatre de leurs collègues, accroupis à leurs côtés, ont l'air de parier en faveur de la déesse. Le cinquième, Yébis, apporte un énorme poisson, dont il vient faire hommage au vainqueur. Ailleurs les sept divinités courent les aventures en qualité d'histriens ambulants. L'humble dieu de la gloire est chargé de porter au bout de sa lance le poisson de Yébis. Benten, dans une hôtellerie, déploie son talent de couturière pour remonter la garde-robe de la troupe. Pendant les représentations, elle chante et joue du luth, et Daikokou l'accompagne en frap-



Ben-Zai-ten-njo.

pant à coups de baguettes sur son gros marteau de bois. Les rats qui lui servent d'attribut ont été dressés à faire des tours de saltimbanques. Revêtus d'un joli costume de fantaisie, ils grimpent au sommet de la longue houlette de Shiou-Rô, que sa vieille tortue porte en équilibre. Le dieu donne les explications au public et commande les exercices en jouant de l'éventail. Sur une autre planche, le dieu du contentement se fait masser par Yébis, et le dieu des talents s'applique avec dextérité des moxas sur les jambes.

Parmi les demi-dieux ou les héros populaires de l'ancienne mythologie, plusieurs ont le privilège de partager avec les divinités domestiques les honneurs de la caricature. Soïkoïmeï, le prototype et le patron de la vieille chevalerie, réduit à la besace, imagine de

monter un théâtre de foire pour sa troupe de petits démons, dont il a fait des bateleurs. Raïden, le dieu du tonnerre, détrôné par les lois de la physique, se relève tout meurtri d'être tombé lui-même sur la terre en y lançant sa foudre.

Mais il est superflu de multiplier les exemples de ce genre pour démontrer jusqu'à quel point le peuple japonais se joue de ses divinités les plus chères, celles-là même qu'il s'est créées à son image et selon son cœur, en mettant de côté et les cultes officiels et leurs Kamis et leurs Bouddhas, qui ne lui offrent plus le moindre charme. S'il y a quelque part un peuple qui en ait fini avec ses anciennes idolâtries, et qui n'ait même plus d'illusions à perdre au sujet de la morale qu'il s'est donnée de son chef, en se riant de celle des prêtres, ce peuple est à coup sûr celui qui habite les îles du soleil levant. Peuple enfantin, si l'on en juge d'après les apparences extérieures, mais, au fond, peuple génial jusque dans ses divertissements publics, et plus encore dans ses caricatures religieuses : car elles ne sont autre chose qu'une implicite protestation contre les anciens objets de son culte et un tacite hommage offert au Dieu inconnu.

J'ai signalé le contraste qui existe actuellement à un si haut degré entre les institutions politiques et théocratiques du Japon et les charmes naturels de ce magnifique empire insulaire. Bien que l'on ne puisse faire la même observation au sujet de sa mythologie familière, le peuple japonais est mûr pour une initiation supérieure. Je dirai plus : il a le sentiment intime qu'elle ne lui fera pas défaut. En dépit de ses préventions invétérées contre de nouvelles innovations religieuses, la nation tout entière est dans l'attente de ce qui doit venir. Cette situation perplexe constitue le véritable et profond intérêt dramatique de l'histoire contemporaine du Japon...

Que de péripéties imprévues cette histoire a déjà présentées ! Quand on lisait, il y a quelques années, le récit des ambassades du commodore Perry, de lord Elgin, du baron Gros, on en venait à se demander s'il était donc bien vrai que, pour cette fois, la civilisation, le progrès, la liberté allaient être accueillis sur un point du globe sans conflit, sans effusion de sang. Et, comme il fallait bien se rendre à l'évidence des faits, c'est-à-dire aux démonstrations amicales qui avaient accompagné la signature des traités ; comme on ne pouvait nier les résultats obtenus, c'est-à-dire les engagements souscrits sur le papier par les puissances contractantes, chacun était porté, sans y regarder plus loin, à faire honneur aux hommes de notre génération de l'exemple inouï qu'ils venaient de donner au monde, en faisant tomber les barrières de préjugés, de privilèges et de haines séculaires, sans brûler une amorce, si ce n'est pour des salves de réjouissances.

L'événement n'a pas tardé à nous rappeler que nous avions affaire au Japon à la même humanité qu'en Europe : hélas ! dans ce pays comme ailleurs, la mar-

che du progrès sera marquée par des ruines et s'accomplira au milieu du sang, des flammes et des larmes.

Ce n'est pas que tout ait été illusion, tromperie et déception dans les manifestations qui ont salué le succès des grandes ambassades de 1854 et de 1858.

Que, dans ces occasions, le gouvernement japonais ait cédé, en sauvant les apparences, à la pression que la diplomatie des principales nations maritimes de l'Occident sut exercer sur lui à propos de l'issue des deux guerres de la Chine, cela est incontestable.

Néanmoins il est probable qu'il n'a pas obéi uniquement à la politique de la nécessité. Je suis tenté de croire que la mission du commodore Perry, tout particulièrement, appuyée de l'hommage de tant de merveilleux produits des arts mécaniques et industriels, avait opéré sur le gouvernement japonais l'effet d'une vision subite, éblouissante, de cette puissante civilisation occidentale qu'il ne connaissait encore que par information, et au contact de laquelle l'immense empire chinois menaçait de s'écrouler.

Il semblerait que pendant ce moment d'éblouissement il ait subi cette domination irrésistible que, dans certaines circonstances favorables, la vérité impose à la raison la plus prévenue.

N'avons-nous pas, dans l'histoire des révolutions modernes de l'Europe, des témoignages bien frappants de cette puissance instantanée qui, pour ne citer que l'exemple le plus éloigné, a poussé, dans la nuit du 4 août 1789, la noblesse, le clergé et les communes de la France à faire, à l'envi, le sacrifice de leurs privilèges spéciaux sur l'autel de la patrie ? Le lendemain, les passions, les intérêts privés refroidissaient de nouveau les cœurs et obscurcissaient les intelligences. La réforme sociale, au lieu de s'accomplir par les voies rationnelles, était livrée aux sombres vicissitudes de la lutte des partis.

Le même phénomène, dans une sphère de faits et d'idées fort différente assurément, s'est reproduit au Japon.

La période de 1859 à 1863 n'a été qu'une longue et habile réaction contre les traités de 1854 et de 1858.

L'année 1863, qui avait poussé les puissances occidentales aux dernières limites des concessions possibles, fut aussi le point de départ d'une ère de relèvement, et, à ce que l'on peut espérer, d'une seconde victoire, plus décisive que la première, de la civilisation moderne sur l'empire des Mikados.

La grande erreur des traités de 1858 a consisté, ce me semble, à admettre implicitement la possibilité de la coexistence continue et pacifique de deux civilisations dont l'essence est de s'exclure ou d'absorber l'une par l'autre.

Le Japon est une sorte de confédération féodale, avec un couronnement théocratique, le pouvoir sacré du Mikado, fils des dieux, empereur héréditaire, et une administration civile et militaire abandonnée par le souverain entre les mains de son lieutenant général, le Siogoun.

Depuis que la charge de Siogoun a été convertie en institution dynastique par le pacte de Gonghensama (1593), cette institution, à laquelle nous avons donné le nom de taïkounat, renfermait évidemment le germe d'une future monarchie constitutionnelle qui ne devait plus laisser qu'un pouvoir normal à l'empereur héréditaire.

Notre civilisation moderne, foncièrement démocratique, opère, quoi que l'on fasse, comme un dissolvant au milieu de cette organisation sociale déjà incohérente.

Le premier corps atteint fut la noblesse féodale. D'abord elle a été frappée dans ses intérêts matériels. En dehors de leurs revenus territoriaux, les seigneurs japonais ne possèdent pas de ressources pécuniaires. Les lois de Gonghensama les obligeaient à une double résidence, celle de leur cour provinciale et celle de la cour taïkounale, auprès de laquelle ils devaient laisser toute l'année leur famille et passer eux-mêmes au moins un semestre. Les deux premières classes de daï-

mios se composent de quarante-cinq dynastes, dont les revenus annuels sont estimés, pour le plus riche, à dix-neuf millions de francs, et pour le dernier de la seconde classe, à un million et demi. En raison de la double dépense imposée à la noblesse féodale, tout ce qui est au-dessous de cette seconde classe, c'est-à-dire trois cent quinze daïmios sur trois cent soixante, peut être envisagé comme n'ayant pas de superflu. Or, depuis l'ouverture du Japon, certains produits naturels, tels que la soie, le thé, le coton, qui autrefois se consumaient dans le pays exclusivement et conséquemment à très-bas prix, sont devenus tout à coup l'objet d'une demande toujours plus forte sur les places ouvertes au commerce étranger. Il en est résulté qu'ils ont subi une hausse croissante, excessive, qui a provoqué par contre-coup le renchérissement des articles de première nécessité, notamment le riz.

Ce point posé, qui est-ce qui profite de l'argent que



Commerce du thé : Expédition en gros et vente en détail¹. — Dessin de L. Crépon d'après des peintures japonaises.

les ventes, toujours plus avantageuses, faites à l'étranger, amènent dans le pays? C'est, en première ligne, le Taïcoun, qui a le monopole du commerce d'exportation; ce sont ensuite ses agents, ses pourvoyeurs dans les provinces et ses courtiers dans les places ouvertes, à quoi il faut ajouter cette nuée de petits industriels indigènes qui affluent toujours dans l'enceinte ou dans le voisinage des colonies européennes.

Les seigneurs, qui sont en dehors de ce mouvement, n'en ressentent que le contre-coup désavantageux, se manifestant par le renchérissement de toutes choses. Mais, dira-t-on, leurs propres revenus en na-

ture doivent acquérir aussi une plus grande valeur. Ce serait le cas, en effet, si le commerce était libre, si les seigneurs pouvaient vendre directement leurs produits aux étrangers; mais ils ne font que les livrer aux agents du Taïcoun. A celui-ci, vendeur privilégié, reviennent les énormes bénéfices du marché; à ses fournisseurs, une mieux-value assez peu sensible, tandis que leurs dépenses sont assujetties aux prix-courants des ports.

Quant à la noblesse inférieure, infiniment plus nombreuse que les seigneurs, celle qui, ne possédant pas un pouce de terre, ne vit que du métier des armes, ou des emplois publics, ou de la domesticité de la cour, c'est-à-dire sans autre ressource qu'un salaire, elle tombe nécessairement dans la gêne, dans les dettes, dans une détresse toujours plus profonde; car les salaires n'ont pas suivi le mouvement ascendant des objets de première nécessité: ils sont restés ce qu'ils

1. Cette gravure et celles qui suivent sont tirées d'une partie encore complètement inédite du *Japon illustré* de M. A. Humbert. L'ouvrage, actuellement sous presse, formera deux volumes in-quarto, comprenant six cents pages de texte et cinq cents pages d'illustrations.

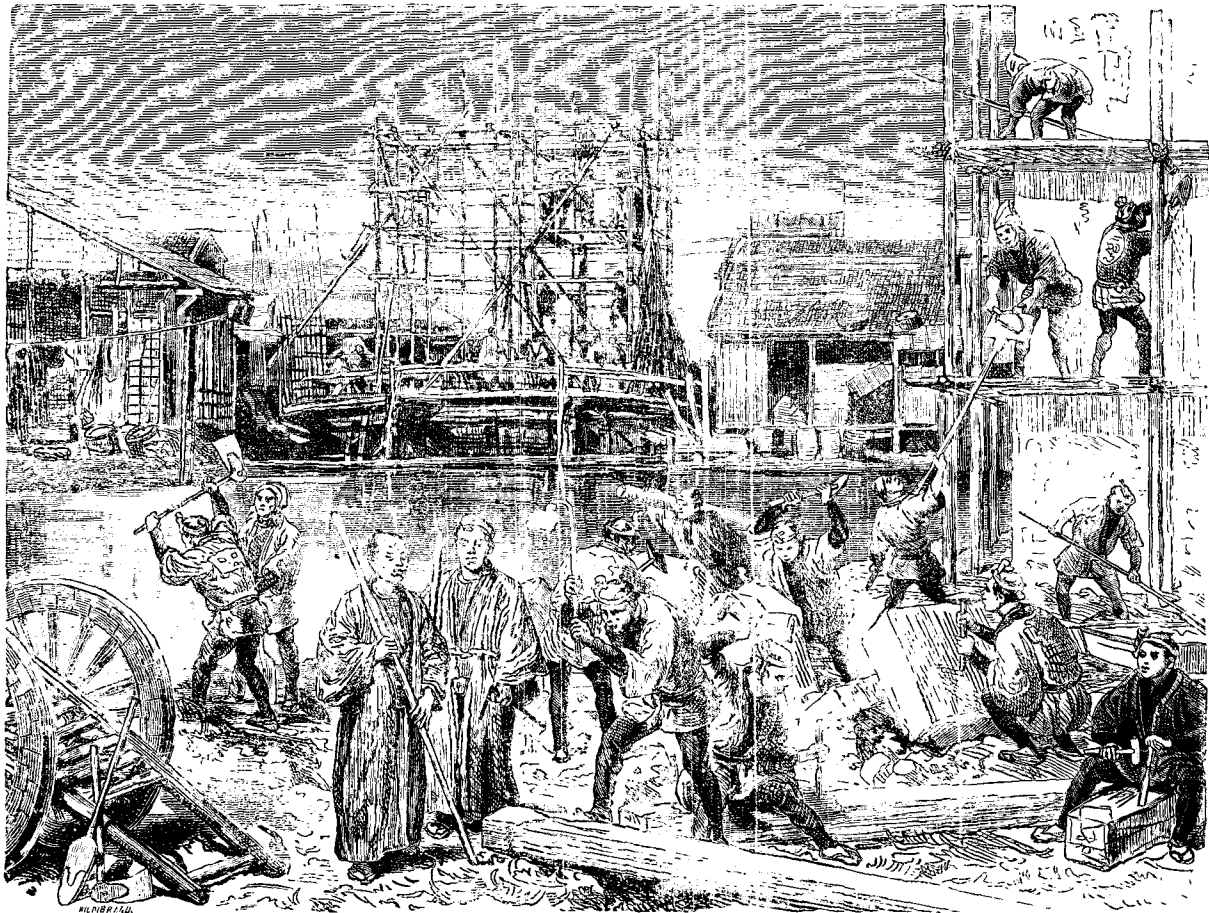
étaient avant l'ouverture du Japon. A cette époque, tous les nobles, tous les gens à deux sabres, au service du Taïcoun ou des seigneurs, vivaient sans superflu, mais convenablement, eux, leurs familles et leurs serviteurs. Aujourd'hui ils descendent tous la pente rapide de la misère.

Le gouvernement les a autorisés à ne plus porter que dans certaines occasions leurs vêtements de soie, autrefois envisagés comme seuls dignes de leur rang. Il a même affranchi toute la noblesse féodale de l'onéreuse obligation de résider une partie de l'année à Yédo.

Des mesures de ce genre ne sont que des palliatifs.

Pour le moment, le mal est sans remède, la situation sans issue, la crise toujours plus intense.

Un jour viendra sans doute où le développement de la marine de guerre, la création d'une marine marchande, l'abolition des monopoles commerciaux, la réorganisation de l'armée, de la législation, de l'administration politique et civile, l'exploitation des riches minières du pays, en un mot l'expansion du nouvel ordre de choses vers lequel le Japon s'achemine, ouvrira des carrières rémunératrices à toutes ces forces improductives qui languissent et s'atrophient de plus en plus au seuil des palais du gouvernement ou des castels féodaux; mais il est impossible que la période



Tailleurs de pierres, terrassiers, gâcheurs de mortier, plâtriers et charpentiers japonais, employés à la construction de maisons européennes, à Yokohama. — Dessin de L. Crépon d'après des photographies.

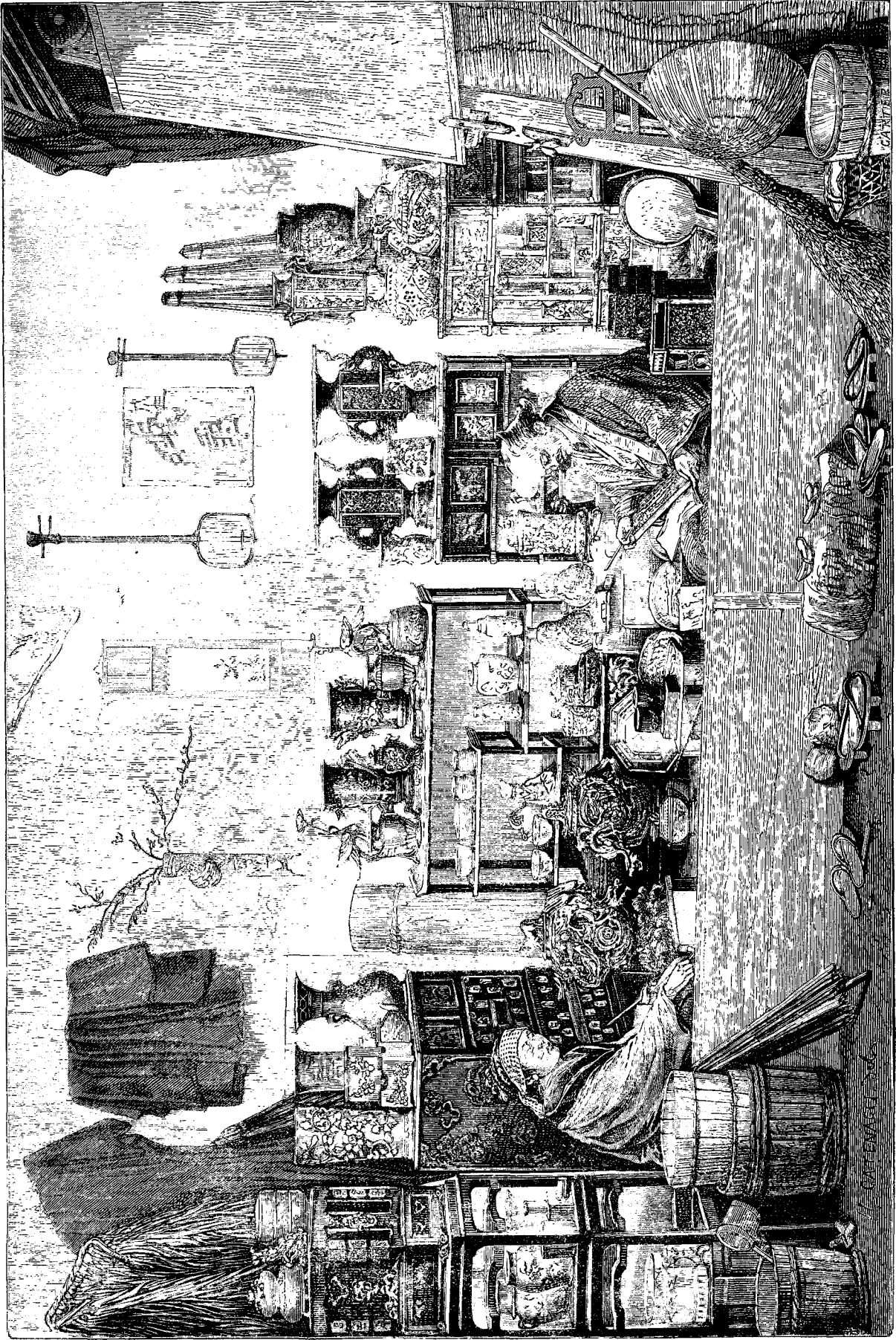
de transition ne soit pas marquée par de violentes catastrophes.

En deuxième lieu, la noblesse féodale est atteinte dans son pouvoir politique par le nouveau droit public et international que les traités ont introduit dans l'empire du Japon.

Bien loin d'admettre que les traités du Taïcoun pussent concerner, en aucune manière, ses domaines patrimoniaux, le prince de Nagato voulut non-seulement fermer ses propriétés à l'atteinte des étrangers, mais se réserver en quelque sorte un droit de jour, en ne tolérant la présence d'aucun navire dans le rayon

de ses batteries. Il hérissa de canons les côtes de sa province qui dominant le détroit de Van der Capellen, et tira sur tout pavillon de l'Occident qui se présenta au passage.

Les légations étrangères, envisageant que le détroit de Van der Capellen est une voie publique, interpellèrent le gouvernement du Taïcoun, qui se déclara impuissant vis-à-vis du prince de Nagato. Il fallut que les puissances contractantes se missent à l'œuvre elles-mêmes pour nettoyer le passage, et elles en sont venues à bout, moyennant, il est vrai, une expédition combinée de seize steamers de guerre, de l'Angleterre,



Commerces de curiosités : Boutique d'objets d'art et d'industrie à Yokohama. — Dessin de L. Catenacci d'après une photographie.

de la France, de la Hollande et des États-Unis, lesquels ont dû être trois jours consécutifs en action pour accomplir leur tâche.

Voici comment onze des principaux daïmios avaient compris la portée des traités de 1858 :

« Il avait été expressément convenu, écrivirent-ils au Taïcoun, que les traités de commerce conclus avec les étrangers ne devaient être qu'une grande faveur qu'on leur accordait, après des demandes réitérées et bien humbles de leur part. Ceci ne ressemble en rien à un contrat légal.

« Au lieu d'accepter ces privilèges comme une faveur, ils osent dire maintenant que ces traités constituent pour eux un droit légal.

« La dignité et la majesté du Grand Nippon ne souffrent pas que nous tolérions des prétentions si audacieuses.

« On peut leur permettre, comme dans les temps passés, de gagner de l'argent sans trop voler ; mais nous ne voyons pas la nécessité de ces yakounines (les ministres ou autres chefs de légations) qui les accompagnent. Il ne leur faut que des chefs de comptoirs, et nous ne pouvons recevoir que des marchands soumis à nos lois et à nos propres règlements de commerce.

« Vous nous dites que les étrangers ne l'entendent pas ainsi. Eh bien, qu'on leur retire les privilèges que nous leur avons accordés ! car c'est une loi universelle, que celui qui abuse d'une faveur la perde par le fait même.

« Tout bon patriote soupire, en songeant au glorieux passé du pays et en considérant son présent état. Rappelez-vous donc combien les Barbares respectaient autrefois la majesté du Grand Nippon, et nos ordres, et nos moindres désirs ! Une seule nation était tolérée ici comme otage, en gage de la bonne foi des autres. Cette tolérance a été cependant une grosse erreur, car la présence de cette nation au Japon a fini par exciter la cupidité des autres.

« Il nous est difficile de vous comprendre, lorsque vous nous dites que le monde est changé, et qu'il est impossible à une nation de s'isoler des autres. Pensez-vous donc que le Japon soit comme une autre nation, comme la Chine par exemple ?

« Nous vous entendons parler du mode de gouvernement des nations étrangères. Y a-t-il, en réalité, parmi les nations étrangères, des pouvoirs dignes de porter le nom de gouvernement ? Est-ce qu'elles ont un Mikado, qui est le grand fils des dieux ? Est-ce que nos principales familles n'ont pas une origine céleste ?

On comprendra aisément, d'après ce qui précède, que la plus sensible de toutes les atteintes dont l'invasion de la civilisation moderne frappe la noblesse féodale japonaise, c'est celle qui touche à son orgueil et à ses prérogatives de caste.

Représentons-nous au juste ce qui s'est passé dans la cause célèbre du meurtre de Richardson.

Voici venir un daïmio de première classe, oncle et

tuteur du jeune prince de Satsouma, vice-roi des îles Liou-Kiou. Porté en palanquin et suivi d'un imposant cortège, il aperçoit une cavalcade d'étrangers, qui se dirige de son côté, à sa rencontre, sur la route de Kanagawa. Ses éclaireurs l'informent que ce sont de simples marchands anglais, et que dans leur société se trouve une femme, aussi à cheval. Toutes les idées d'autorité, de morale, de bienséances sociales, du vieux seigneur japonais sont bouleversées. S'il arrivait que, à portée de sa vue, un cavalier indigène négligeât de mettre pied à terre et de s'arrêter, ou qu'un piéton ne se tint pas respectueusement accroupi au bord de la route, il aurait le droit de le faire tuer ; et maintenant, des étrangers, des gens du peuple, et même d'une classe inférieure à celle des paysans, savoir de simples marchands, dont aucun ne devrait se permettre d'aller à cheval, et, qui plus est, une femme, galopent à sa rencontre sans faire mine de vouloir retenir leurs montures. Il n'hésite pas un instant, et ordonne de frapper. M. Lenox Richardson tombe, mortellement blessé. Ses compagnons sont parvenus à s'échapper. Le cortège seigneurial poursuit majestueusement sa marche. A cette affaire se rattache le plus étrange imbroglio politique qui se puisse imaginer.

L'Angleterre s'en prend au Taïcoun et veut lui imposer des réparations humiliantes.

Le Taïcoun décline toute responsabilité, et s'en remet, pour la solution du conflit, aux bienveillants offices de la France.

Cependant Satsouma doit être châtié. Non-seulement il faudra qu'il paye d'énormes indemnités, mais qu'il s'engage à punir les coupables.

Aussi, dix mois après l'événement, le prince voit-il paraître devant les murs de Kagosima, sa capitale, une escadre de guerre, portant pavillon britannique. Il apprend que l'Angleterre, l'un des plus grands royaumes du monde, vient lui demander raison de la mort d'un simple particulier, un marchand. Le chargé d'affaires britannique, accompagné d'un vice-amiral, lui signifie des ordres au nom de Sa Majesté la reine. Ainsi, une étrangère, une femme, lui adresse des sommations, à lui, vieux descendant des Kamis du Japon, qui n'a fait que punir un insolent, selon les lois nationales de l'Empire ! Peut-on se figurer une confusion plus complète de toutes les notions divines et humaines sur lesquelles repose l'existence d'un noble japonais ? L'heure de l'ultimatum arrivée, Satsouma fait répondre que, tout bien pesé et bien réfléchi, décidément il ne comprend rien à ce qui se passe.

De son côté, raisonnant selon nos idées d'Europe, le commissaire de la reine est si pénétré de la justice de sa réclamation, de l'évidente clarté de sa bonne cause ; si convaincu qu'il a épuisé toutes les voies de la persuasion, tous les délais recommandés par l'humanité, que, bien à regret sans doute, mais enfin puisqu'il le faut, il remet entre les mains de l'amiral le soin de faire valoir le dernier argument, l'argument par excellence entre nations qui ne peuvent pas s'entendre.

Il eût été difficile de confier l'exécution de ce que l'on appelle les mesures coercitives à un agent plus humain, plus doux de caractère, plus favorablement disposé envers les Japonais que l'honorable amiral Kuper.

Et puis sa tâche, selon toute apparence, se réduisait à bien peu de chose. Ne pouvait-on pas mettre à la raison un grand daimio entêté, sans menacer l'existence ni les biens de ses sujets, sans même exposer la vie d'un seul des soldats de la reine? Notre civilisation n'est-elle pas en mesure de se faire respecter par une inoffensive démonstration des moyens de destruction dont elle dispose? Avec nos excellents steamers et notre artillerie perfectionnée, rien ne devait être plus facile que de bloquer des ports, de prendre en gage quelques navires japonais, et, au besoin, de raser un fort ou deux, avec tout le calme d'un simple exercice de tir, en restant hors de la portée des batteries japonaises.

Le prince de Satsouma possédait trois beaux steamers anglais qu'il avait fait acheter à Shanghai. L'amiral les ayant découverts dans une anse lointaine de la baie de Kagosimæ, réussit à s'en emparer sans faire la moindre égratignure à leurs équipages, qu'il renvoya poliment à terre.

Mais, à quoi tiennent les prévisions de la prudence humaine! vers le milieu de la journée, un ouragan se déchaîne sur la baie de Kagosima. Le prince japonais ne peut douter que les dieux protecteurs du Grand Nippon n'aient eux-mêmes évoqué, du fond des abîmes de la mer, le dragon des tempêtes; avec leur aide manifeste, il ne saurait manquer d'anéantir les Barbares: il ordonne aux douze batteries du port d'ouvrir leur feu sur les sept misérables navires ballottés par les vagues.

Alors il s'engagea, au sein de la tourmente, une lutte peut-être unique dans les fastes de la marine.

L'escadre de l'amiral Kuper ne perdit pas un seul vaisseau; mais elle compta soixante-trois hommes tués ou blessés, dans le nombre des morts les deux officiers supérieurs du vaisseau amiral. Quant au prince de Satsouma, il vit les Anglais brûler, dans leur défense désespérée, d'abord les trois navires capturés, puis les grosses jonques marchandes du port; celles-ci communiquèrent l'incendie aux docks, aux fonderies, aux chantiers de marine du prince. Plusieurs poudrières firent explosion; la ville elle-même prit feu sur divers points, et pendant toute la nuit, ainsi que tout le jour et toute la nuit qui suivirent, l'incendie continua ses ravages.

Le prince de Satsouma dut faire sa soumission. Les légations se félicitèrent de l'humiliation infligée aux deux puissants seigneurs japonais qui personnifiaient le parti féodal, sa haine contre les étrangers, sa résistance à toute innovation. Les circonstances les plus inattendues venaient donc en aide à la cause de la civilisation. Les événements se chargeaient de donner raison, beaucoup plus tôt que l'on n'eût osé l'espérer,

aux prévisions que depuis longtemps on nourrissait en secret sur l'avenir du Japon. Cet empire, si profondément divisé, tendait évidemment à se reconstituer sur de nouvelles bases. Il aspirait à l'ordre, à l'unité, à la centralisation politique. Que lui manquait-il pour y arriver? Deux choses qu'il ne devait pas être difficile au gouvernement japonais de réaliser, avec le concours des puissances intéressées à sa prospérité: la première, c'était l'assujettissement définitif de la noblesse féodale au pouvoir civil et politique concentré entre les mains du Taikoun; et la seconde, l'émancipation du taikounat de la suprématie du Mikado, pour tout ce qui concerne les affaires temporelles. Du train dont les événements se succédaient au Japon, l'on marchait à grands pas à cette double solution, qui devait assurer l'unification et la paix de l'Empire, et consolider ses relations commerciales avec l'Occident. La levée de boucliers des grands daimios du Sud contre le Taikoun, et l'avènement au trône taikounal d'un homme de la valeur de Stotsbashi, allaient précipiter le dénouement, dont l'issue ne pouvait être douteuse.

Les Européens ont toujours le tort d'apporter, dans les affaires de l'extrême Orient, un esprit trop systématique. L'Angleterre, guidée par l'instinct de ses intérêts commerciaux, a su faire exception à cette règle. Elle est devenue la confidente et l'amie du prince dont elle avait, peu auparavant, réduit en cendres la capitale.

Satsouma, Nagato, les dynastes du Sud, en général, se sont faits les héros, non pas d'une simple guerre civile féodale, mais d'une belle et bonne révolution, qui a lacéré le pacte social de Gonghensama, et renversé tout l'édifice de la confédération japonaise.

Le taikounat, épuisé par de sanglantes rivalités de familles, est tombé au premier choc, n'attendant plus rien que de la merci du Mikado. Celui-ci a supprimé l'office de son lieutenant général. Il a relevé l'antique bannière de Zimmou. Le Japon est arrivé à l'unification, non pas au moyen d'une monarchie taikounale, mais, au contraire, par le relèvement de l'empereur théocratique et héréditaire.

Est-ce une raison de conclure que nous assistons à un mouvement réactionnaire, à une tentative de restauration? Je ne le pense pas: la civilisation européenne triomphe plus que jamais au milieu de ces bouleversements étranges; elle reçoit aujourd'hui l'hommage du Mikado. Celui qui protestait contre les traités conclus avec l'Occident se charge maintenant de les faire respecter; celui qui avait prononcé l'expulsion générale des étrangers, les introduit dans les nouveaux ports, dont le Taikoun avait, d'année en année, ajourné l'ouverture. Le souverain, autrefois invisible pour ses propres sujets, donne audience aux représentants des puissances qui se sont mises en relation avec son empire; le pontife qui ne pouvait sortir de sa sainte cité de Kioto, vient s'installer, pour un temps plus ou moins prolongé, au sein de la résidence des derniers Siogouns, dans le castel même de Yédo. Si la

situation actuelle se consolide, il est probable que Yédo deviendra définitivement et officiellement la capitale politique de l'Empire, comme elle en est déjà la capitale artistique et intellectuelle. Si, au point de vue commercial, elle a dans la ville d'Osaka une rivale qui la prime, il n'en résulte aucun désavantage pour les négociants européens, puisqu'ils ont maintenant le droit de s'y établir aussi bien qu'à Hiogo, qui est le port de cette cité commerçante. Depuis la chute du taïkounat, les légations arborent avec plus de sécurité leurs pavillons à Yédo, les relations d'affaires se multiplient

avec les princes japonais, les négociants de l'Occident osent espérer du nouveau régime qu'il inaugurera dans l'Empire la liberté du commerce. Le monopole commercial était de fait aboli par la suppression du taïkounat, qui empêchera dorénavant les seigneurs d'ouvrir les ports de leurs provinces et de trafiquer à leur tour avec l'Occident? Et si les descendants des Kamis deviennent eux-mêmes, par le commerce, les agents de la civilisation occidentale dans leurs propres seigneuries, que restera-t-il pour soutenir ou plutôt pour restaurer le vieil empire des Mikados? Évidemment, l'an-



Commerce de la soie et des œufs de vers à soie : Magnanerie japonaise. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

cien Japon n'existe plus, et il ne renaîtra pas; son antique féodalité militaire tend à se transformer en aristocratie marchande; son empereur ne saurait plus être autre chose que ce que le taïkoun fût devenu, s'il avait pu prendre la position à laquelle il paraissait être appelé depuis le grand événement des traités de 1858. Le peuple japonais est dorénavant partie intégrante et membre actif de la grande famille des peuples qui personnifient le progrès humanitaire. De nouveaux liens, plus puissants de jour en jour, vont l'attacher à leurs

destinées d'une manière indissoluble. Le fil électrique des deux hémisphères s'avance, depuis la Sibérie orientale, dans la direction des îles du Soleil levant, et déjà elles sont devenues la station maritime capitale de l'une des voies de communication à vapeur les plus importantes du monde, la ligne du Pacifique, qui forme le trait d'union de l'Europe avec la Chine, à travers les États-Unis d'Amérique et la partie méridionale du Japon.

Aimé HUMBERT.